

HISTOIRE
DE
LÉON X ET DE SON SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LAURENT LE MAGNIFIQUE. — JEAN DE MÉDICIS.
1475-1489.

Florence. — La famille des Médicis. — Les Grecs chassés de Constantinople se réfugient à Florence. — Protection que leur accorde Laurent le Magnifique. — Son amour pour les lettres. — Cosme fonde l'Académie platonicienne. — Gémiste Pléthon. — Le Néoplatonisme. — Idée de cette doctrine philosophique. — Laurent la chante. — Fête qu'il institue en l'honneur de Platon. — Son goût pour le naturalisme païen, expliqué et jugé. — Laurent dans son ménage. — Naissance de Jean de Médicis. — Il reçoit la tonsure. — Louis XI lui confère l'abbaye de Passignano. — Avènement à la papauté d'Innocent VIII. — Jean obtient le chapeau de cardinal. — Lettre de Politien au pape. — La République félicite Sa Sainteté. — Scala.

Un jour, quelques soldats de l'armée de L. Sylla (1), qui avaient obtenu pour récompense de leur belle conduite dans les guerres civiles les champs qui s'étendent autour de Fie-

(1) Florentiam urbem Romani condidere à L. Syllâ Fesulas deducti; fuerunt autem hi syllani milites quibus ob egregiam tum in cæteris, tum in civili bello navatam operam, pars fesulani agri attributa fuerat. Novam urbem quòd inter fluentia duo posita erat, Fluentiam primò vocaverunt sicque incolæ Fluentini dicti, et id quidem nomen per aliqua tempora urbi fuisse videtur, donec crescentibus rebus et civitate majorem admodum advectâ, sive corrupto ut plerisque vocabulo, sive quòd miro floreret successu pio Fluentia, Florentiam dixere. — *Historiarum Florentini populi liber, Leonardi Aretini.* — Mss. Vat., n° 5838, in-4°.

sole, descendirent sur les bords de l'Arno, et, attirés par la beauté de la verdure et l'odeur des lis qui croissaient sur les bords du fleuve, construisirent à la hâte quelques cabanes de bois dans l'endroit où l'Arno vient s'unir au Mugnone (1). Telle est, suivant Léonard Arétin, l'origine de Florence, qui reçut d'abord le nom de *Fluentia*, à cause même de sa position sur ce double courant. La ville grandit bientôt, et se peupla : un demi-siècle s'était à peine écoulé, qu'elle comptait des milliers d'habitants, de beaux édifices, de larges rues, un port animé par des barques nombreuses. *Fluentia* s'appelle alors *Florentia*. Les poètes ont trouvé une autre étymologie : ils veulent que la ville tire son nom de ces belles fleurs qui naissent en hiver sur cet amphithéâtre de collines qui l'environnent de toutes parts. Dante dit qu'en 1251 elle avait pour armes un lis dans un champ rouge. Au moyen âge, les savants qui chantaient en vers, et qui avaient été ravis, comme les soldats du dictateur, par ce doux parfum que le vent amène de Fiesole, ne pouvaient être de l'avis des historiens. *Florentia*, à leurs yeux, devait venir nécessairement de *Flos* : c'était la ville des fleurs. De nos jours, la critique a soufflé sur ces vaines étymologies, en démontrant que la cité était de plusieurs siècles plus vieille que Sylla, et qu'elle devait son origine aux Étrusques.

Au moment où naquit Jean de Médicis, Florence était gouvernée par Laurent, surnommé le Magnifique.

C'était une antique famille que celle des Médicis : quelques historiens en placent le berceau à Athènes, d'autres à Mugello, en Toscane (2). Elle florissait en 1074 : Marsile

(1) Syllanus primus fugiens asperrima montis,
Purgavit nostros arte colonus agros;
Atque Arnum rectâ, contractis undique lymphis,
Objice disrupto, compulsi ire viâ.

— Landinus, de Laudibus Cosmi, apud
Bandini Specimen litt. Florent., t. I, p. 167.

(2) Giuseppe del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. V, p. 64, Firenze, 1831, in-18.

Ficin en a relevé les grandeurs. Longtemps elle fut en possession de fournir à l'État des gonfaloniers ; elle a donné à la cité cent prieurs, sept ducs ; au monde, plusieurs rois ; à Rome, trois pontifes, Léon X, Clément VII et Léon XI.

Au quinzième siècle, Florence cultivait les lettres, s'adonnait aux sciences, parlait en vers latins, et se passionnait pour Platon. Des Grecs chassés de Constantinople, après un court séjour à Venise, s'embarquaient sur la Brenta, saluaient Padoue en passant, et venaient s'établir à Florence, attirés par les sollicitations de Cosme ou de Laurent. Laurent les fêta comme des hôtes venus du ciel, les admettait à sa table, tâchait de les retenir à force de caresses, et, s'ils résistaient à ses séductions, ne les laissait jamais partir sans quelques lettres de recommandation pour les souverains qu'ils devaient rencontrer sur leur passage (1). Tantôt, comme Démétrius Chalcondyle, ils venaient se loger près de Santa-Maria del Fiore ; tantôt, comme Politien, ils cherchaient sur l'une des collines environnantes une retraite à l'abri du tumulte de la cité, du bruit des marteaux des ouvriers en cuivre, du ciseau des architectes et des sculpteurs, de la lime des orfèvres, et de ce mouvement d'artistes en tout genre dont elle était le rendez-vous et la patrie. On venait, dit Rudhart, de France, d'Allemagne, d'Angleterre pour y étudier l'antiquité. Rome renaissait à peine à la lumière, que Florence avait déjà des bibliothèques, des académies, des gymnases, des réunions de lettrés. William Grocyn (2), Thomas Linacre, G. Sulpizio, Pomponio Leto, avaient voulu la visiter avant de

(1) Græcos patriâ extorres et non nisi ingenii opes secum afferentes, benevolè excepit, fortunarum sedes iis comparavit, reliquosque Italiae principibus commendavit. — Brucker, Hist. crit. phil. Leipsig, 1743, in-4°, t. IV, p. 1, p. 6. — Reusner, in Icon. litteris clarorum virorum, fol. 6.

(2) Die beiden hatten sich unter Demetrius Chalcondylas und Angelus Politianus zu Florenz ausgebildet, wo Linacre mit Auszeichnung am Hofe Lorenzo's von Medici aufgenommen worden war. — Thomas Morus, aus Quellen bearbeitet von D. Georg Thomas Rudhart. Nürnberg, 1829, in-8, p. 45.

voir la cité papale. Laurent les avait invités à sa table, leur avait donné des fêtes, avait, avec eux, visité ses belles villas, où il rassemblait les chefs-d'œuvre de la sculpture antique récemment trouvés en Italie, ou rapportés de la Grèce, et les manuscrits que des juifs, ces grands marchands de l'époque, achetaient en Orient pour les revendre à Florence (1).

C'est que jamais prince n'aima les lettres d'un amour plus éclairé que Laurent de Médicis! Il était heureux quand le soir, loin de Florence, et dans un de ces palais que lui avait laissés en mourant Cosme, son grand-père, il pouvait montrer à ses protégés ces beaux manuscrits qu'un israélite lui avait vendus au poids de l'or! Il disait quelquefois à Nicolas Leonicensi : « Je les aime tant, ces livres, que je vendrais jusqu'à ma garde-robe pour m'en procurer (2). » A Careggi, Cosme avait fait élever une maison toute royale, distribuée en petites cellules, où Laurent logeait ses humanistes chéris. Il y avait deux salles pour les livres (3), une pour les œuvres et les partitions musicales. On lisait sur l'une des portes de cet asile dédié aux muses cette inscription :

Finem respice vitæ.
Mediocritas optima est.

Après des causeries toutes philosophiques, imprégnées de rêverie platonique, où brillait surtout Ficin, on passait dans la salle du concert, et Squarcialupi, son chanteur de pré-

(1) Gundling, Geschichte der Gelehrtheit, p. 2740. — Allg. Gem. Lexikon, III, p. 459.

(2) *Audivi, te referente, vocem illam præclaram ex Laurentii ore prodissi: optare tanta sibi abs te ac Pico nostro ad libros emendos præstari incitamenta, ut tandem deficientibus sumptibus, totam suppellectilem oppignorare cogatur.*

— Nicol. Leonicensi, in libro de Plinii et aliorum medicorum erroribus. Bas., 1529, in-4^o, p. 1, ad Polit.

(3) Roscoe, Vie de Laurent de Médicis, trad. par Thurol, Paris, an VII, in-8^o, t. II, p. 139.

dilection, entonnait un hymne dont Laurent avait composé les paroles, et l'on se séparait pour se réunir le lendemain au coucher du soleil. Laurent revenait toujours avec quelque nouvelle miniature d'un moine ignoré, quelque codex antique acheté à Venise, quelque statuette récemment déterrée à Rome. Les poètes, les philosophes, les lettrés tombaient en extase et se mettaient à célébrer la bonne fortune du Magnifique.

C'est sous les verts ombrages de la villa du grand Cosme, restaurée par Laurent, dans une petite chambre dont il ouvrait les fenêtres, au lever du soleil, pour entendre le chant des rossignols, ou respirer l'odeur des chèvrefeuilles et des aubépines en fleur, que Ficin s'écriait : « O doux loisir, ô asile secret des muses, jamais ton souvenir ne s'effacera de ma mémoire (1). »

Dans l'intérêt de la santé de ses hôtes, Laurent voulut fonder d'autres asiles aussi poétiques, mais plus salubres. L'air de la villa de Careggi était trop tiède; des eaux trop abondantes l'imprégnaient d'une humidité malfaisante; le soleil avait trop de peine à percer les touffes épaisses des bois qui l'entouraient. Il fit bâtir une maison de plaisance à Fiesole, dont Politien nous a laissé la description; le rhéteur écrivit à Ficin, son docte ami :

« Viens à notre Tusculum de Fiesole, quand le mois d'août, avec ses chaleurs dévorantes, se sera abattu sur Careggiano. Là tu trouveras de belles eaux, et dans le fond de la vallée un rare soleil, un vent doux et frais. De notre *villula*, à demi cachée par la forêt, tu pourras embrasser tout Florence (2). »

(1) *O dulce otium honestumque ac penè omni negotio pulchrius! o mare, o littus, verum secretumque musis!*

(2) *Tu velim quando Caregianum tuum sextili mense nimis æstuat, Tusculum hoc nostrum Fesulanum ne fastidias. Multum enim hic aquarum habemus, ut in convalle minimum solis, vento certè nunquam destituimur. Tum villula ipsa devia, cum penè mediâ silvâ delitescat, totam tamen æstimare Florentiam potest.* — Polit., Ep. l. x, 394, ed. Bas. 1648.

Avant de mourir, Cosme avait fondé l'Académie platonicienne. Gémiste Pléthon, le Byzantin, dont la science humaine et divine faisait l'admiration du monde entier (1), et qui assistait au concile de Florence sous Eugène IV, vint un jour au palais du père de la patrie avec un manuscrit de Platon sous le bras. C'était comme un monde nouveau dont Gémiste venait de faire la découverte. Dans sa joie, Cosme imagine sur-le-champ une académie où l'on enseignera les principes de la philosophie platonicienne. Aristote, qui jusqu'alors avait régné en despote dans les écoles, commençait à peser à ces imaginations florentines, trop vives pour rester plus longtemps enchaînées à la parole d'un maître qui, pour séduire les esprits, n'employait que la raison. C'était l'oracle des moines qu'Aristote, et les âmes cherchaient à cette heure en Allemagne, comme en Italie, à s'affranchir du joug de la scolastique.

Les lettrés célébrèrent donc l'apparition dans le monde philosophique de ce génie nouveau, favorable aux rêveries et au mysticisme, accessible à l'intelligence, facile à poursuivre dans ses développements, n'exigeant de l'esprit qui cherchait à le deviner qu'une application ordinaire, et s'associant surtout admirablement dans ses tendances instinctives au culte que le Florentin avait voué au symbole et à la matière. Aussi, à peine Gémiste eut-il fait connaître quelques fragments des doctrines platoniciennes, que Florence, représentée par ses humanistes et ses artistes, se hâta d'abandonner Aristote, dont Nicolas V, au témoignage de Bessarion, avait recommandé et propagé la lecture, en confiant la traduction des œuvres du philosophe à d'habiles

(1) Quem non solum Græcia, sed universus ferè terrarum orbis variam atque multiplicem divinarum humanarumque rerum scientiam admiratus est. — Raynal. Dialog. 11 de Poetis. On lui doit divers ouvrages de philosophie, entre autres : Tractatio de virtutibus; de differentiâ Platoniciæ et Aristoteliciæ philosophiæ (en grec). — Oudin, Com. de Scriptor. eccles. Franc. 1722, in-fol., t. III, p. 2348. — Brucker, Hist. crit. phil., t. IV, p. 41.

écrivains (1). Les Médicis prirent sous leur protection Platon, qui suivit la fortune de ses Mécènes, et quitta Florence quand le peuple les en eut bannis.

Cosme voulut que Christophe Landino, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole missent en latin, pour les populariser, les œuvres de Platon (2). Marsile Ficin, afin de travailler plus à son aise, alla s'enfermer dans la villa de Careggi. C'est là qu'on nous le représente, une petite lampe à ses côtés, qu'il oubliait quelquefois d'éteindre, et que le jour retrouvait brûlant encore, tant il avait éprouvé de bonheur à ces doux songes où son âme s'endormait! Marsile Ficin a dédié son travail à Laurent, son protecteur : cette dédicace est l'hymne d'un poète (3) en faveur du platonisme, bien plus qu'une appréciation philosophique. Il ne faut pas croire que la doctrine de Florence ressemblât à celle d'Alexandrie, qui s'était efforcée d'accorder les spéculations de son maître avec l'enseignement dogmatique de l'Église. Brucker remarque qu'elle s'en éloignait en plusieurs points; c'était un panthéisme déguisé qu'enseignaient, en s'appuyant de Platon, Marsile Ficin, Laurent de Médicis, et peut-être Benivieni, le chanoine de Santa-Maria del Fiore, qui tous se croyaient à l'abri du soupçon même d'hétérodoxie, tant leur foi était naïve et docile! Ficin croyait la matière éternelle, de toute éternité reposant en Dieu, intelligente et active. Il compléta quelques-unes de ses idées psychologiques dans son traité *De vitâ cœlitis conservandâ* : œuvre d'une double intelligence, à qui la médecine et la philosophie sont également familières. C'est là que l'écrivain anime tout ce qui existe autour de lui, la terre et le ciel,

(1) Viros elegit utriusque linguæ peritos qui omnes ferè Aristotelis libros in latinam verterent orationem. — Bessarion, Dedicat. versionis Metaphysicorum Aristotelis. — Brucker, Hist. critica philosophiæ, t. IV, pars 1, p. 7.

(2) Ficinus, Præfatio Plotini.

(3) Brucker, Historia critica, etc., t. VI, p. 686.

qui se nourrissent, pour vivre l'une et l'autre, de certaines substances (*escas*) répandues dans l'espace (1).

Il tardait à Laurent d'échapper au tumulte des affaires, et libre de soucis, et loin des gardes dont il marchait accompagné dans les rues de Florence, de se réfugier dans le *Museion* dont nous a parlé Politien. Quelques-uns de ses amis le trouvaient au sortir de la ville : tous ensemble ils gravissaient la colline au sommet de laquelle s'élève Fiesole, discourant en chemin de lettres, d'art ou de philosophie. Ficin l'attendait avec impatience : on échangeait, en se revoyant, de douces paroles d'affection, et la conversation commençait. C'est dans ces promenades au crépuscule que Ficin aimait à soulever quelques-uns des voiles qui cachent aux yeux profanes les mystères de sa doctrine favorite (2). Laurent prenait souvent la parole, et faisait admirer, dans une vive improvisation, sa connaissance du cœur humain, ses trésors d'érudition. La séance finie, un repas à l'ombre des pins d'Italie terminait délicieusement la soirée; puis, la nuit venue, le poète, nous parlons de Laurent, écrivait cette *laude*, où l'on retrouve les idées philosophiques de l'époque :

« Par toi, Providence divine, l'âme entre dans le monde,
» pour se répandre ensuite dans chacun des membres de ce
» grand corps.

» Tout ce qui, dans ce bel animal, se meut, ne se meut
» que par une loi unique; trois natures se cachent dans
» cette âme gentille.

» Les deux natures les plus pures, les plus aimables,
» les plus dignes, en tenant de soi leur mouvement, for-
» ment deux grands cercles en s'unissant entre elles.

» Loin de toi, mon Dieu, nulle cause n'est capable de

(1) *Mundum esse animatum; esse quasdam veluti escas quibus animati mundi, et stellarum munera allicere possint mortales sibi que vendicare.*

(2) *Se in agro cum Laurentio Medice deambulanti multa cum eo mysteria ultro citroque fuisse interpretatum.* — *Epist.*, t. I, p. 30.

» produire cette matière, toujours avide de formes nouvelles (1). »

Ce n'était pas assez de tous ces hommages : Laurent voulut qu'on instituât, comme au temps de Porphyre et de Plotin, une fête en l'honneur de Platon. Un jour de l'année, le 13 novembre (2), à une heure convenue, tous les lettrés, prêtres et laïques, qui avaient fait défection à Aristote, se rassemblaient dans une villa de Laurent. A l'extrémité d'une allée d'arbres, s'élevait, porté par un socle de marbre, et une couronne d'or sur la tête, le buste de Platon, dont Jérôme Roscio de Pistoie lui avait fait présent (3). Au milieu, sur une vaste table, autour de laquelle s'asseyaient les conviés, un diner splendide était servi; et, après le repas, commençaient les hymnes en l'honneur du philosophe. Le théologien a pu trouver dans ces cantiques, dans ces *laude* et *canzoni*, des offenses fréquentes aux dogmes catholiques (4); le logicien, des insultes gratuites à ce représentant de la raison, à ce moraliste que l'école n'hono-

(1) Per la tua providenza s' infonda
L'anima in mezzo del gran corpo, donde
Convieni in tutti e' membri si diffonda.
Ciò che sè muove, non si muove altronde
In sì bello animale; e tre nature
Quest' anima gentile in sè nasconde.
Le due più gentili e pure,
Da sè movendo, due gran cerchi fanno,
In sè medesme ritornando pure.
Nè fuor di te alcuna causa truove
Che rimuova a forma questa materia
Avida sempre d' aver forme nuove.

— *Rime sacre di Lorenzo de' Medici*. Firenze, 1630, p. 48. — Roscoe, t. III. App. n° CXLVII, p. 489. Paris, 1808.

(2) Nicol. Valori, *Vita Laur. Med.*, p. 13. — Ficin, prol. ad. conv. Plat. Ep. ad. Jac. Brucciolin.

(3) *Platonis imaginem diù, multùmque desideraverat. Hanc tandem in ipsis Academiæ ruinis repertam quùm ab Hieronymo Roscio Pistoriensi accepisset, gaudio exultavit.* — Nicol. Valori, *Vit. Laur.*, p. 5.

(4) Schelhorn, *Amœnitates Litt. Francf.* 1724, t. I.

rait pas vainement depuis tant de siècles ; mais l'historien , dans cet enthousiasme pour l'imagination la plus colorée de l'ancienne Grèce , trouve l'explication du mouvement intellectuel qui pousse à Florence les esprits à la recherche des lois du beau , et de ce travail fervent de la société qui poursuit un double problème : l'affranchissement de la scolastique et la rénovation de l'art. Cette double révolution ne pouvait avoir lieu sans la réhabilitation de la forme. Or cette forme , dont l'antiquité avait été en possession , c'était le naturalisme païen. Le monde ancien , retrouvé par Ficin , par Politien , par Valori , par Scala , et tous ces lettrés que Laurent avait appelés à sa cour , était un monde sensuel. Ne nous étonnons donc pas , avec M. Rio (1) , que le Magnifique , à Pallajuolo , ait demandé les douze travaux d'Hercule ; à Ghirlandajo , l'histoire des malheurs de Vulcain ; à Lucas Signorelli , des dieux et des déesses helléniques. L'antiquité ne pouvait offrir que ses types matériels. Épris d'admiration à la vue de cette pierre sortie si belle de la main des hommes , l'art , pour en reproduire plus fidèlement l'image , se fit païen ; tout comme Ficin , pour introduire dans Florence la philosophie platonicienne , s'était incarné dans Platon. Si l'art fût resté exclusivement chrétien , il eût peut-être dédaigné la forme ; il l'eût du moins repoussée longtemps encore.

Jamais prince , dans sa vie , ne fut aussi vivement loué que le Magnifique. On trouve dans la bibliothèque Laurentienne des volumes de vers écrits pour célébrer ses vertus. Il faut le dire à la gloire des lettrés , quand le malheur vint atteindre la famille des Médicis , les poètes , qui oublient si vite , lui restèrent fidèles. Laurent , à leurs yeux , fut toujours un modèle de bonté , de libéralité , de désintéressement , de savoir surtout. Sur la place Saint-Marc était un jardin tout plein de statues de marbre , dont il confia la

(1) De la poésie chrétienne dans son principe , dans sa matière et dans ses formes. *Formes de l'art , peinture* , p. 154 , in-8° , 1836.

garde à Bertolo le sculpteur , élève de Donatello (1). Le sépulchre de bronze et porphyre de Pierre , son père , à Saint-Laurent ; le palais de Poggio à Cajano ; l'hôpital de Volterre , le château de Firenzuola , le Poggio imperiale , aux confins du territoire siennois ; les citadelles de Pise , de Volterre , d'Arezzo , témoignent de son goût pour les beaux travaux. Il avait étudié dès son enfance sous Gentile de' Becchi , depuis évêque d'Arezzo , les poètes antiques , Horace surtout , qu'il aimait presque autant que Platon. Quand une de ces maladies de cœur qui le clouaient à son fauteuil l'empêchait le soir d'aller visiter ses amis qui l'attendaient à Careggi , ou bien à Fiesole , il s'enfermait dans son cabinet d'étude , et il charmait ses douleurs en improvisant en latin ou en italien. Dans l'ancienne Rome , il eût passé pour un épicurien , tant il avait peu de souci du lendemain , tant il semblait négliger l'avenir ; à Florence , on disait qu'il avait deux âmes. Il resta longtemps païen , malgré le baptême qu'il avait reçu dans l'église de Santa-Reparata. Les joies turbulentes des jours du carnaval , si beau en Toscane , le mouvement des masques qui emplissaient à cette époque les rues de Florence , les cris des ouvriers , les danses des femmes couronnées de fleurs , excitaient sa verve , et lui inspiraient des chants étincelants de poésie , mais dont Rome moderne a dû punir avec raison la licencieuse expression (2). Du reste , meilleur père encore que poète , quand il ne s'occupait pas de lettres , son plus doux amusement était de jouer avec ses enfants , qu'il mettait sur ses genoux , qu'il couvrait de caresses , qu'il endormait au son de cette petite lyre dont Squarcialupi lui avait appris à se servir : heureux si quelqu'une de ces beautés faciles que Savonarole poursuivait , en chaire , de

(1) Vasari , *Ragionamenti* , giornata seconda , p. 1368 , 1369 ; Firenze , 1832 , 1838 , t. II , in-8°.

(2) *Raccolta di Trionfi , Carri , Mascherate e Canti carnescaleschi* , del tempo di Lorenzo de' Medici , Firenze , 1559.

ses colères, ne venait pas frapper à sa porte pour l'arracher à ses préoccupations de père, de rhéteur ou de philosophe (1)! Toutefois, gardons-nous de croire au témoignage de ses ennemis, qui nous le représentent oubliant avec les femmes tous ses devoirs de prince et de magistrat.

Valori le biographe a vanté la piété de Laurent, qui portait ordinairement au doigt un diamant dont il avait hérité de Cosme, enchâssé dans trois plumes de diverses couleurs, verte, blanche et rouge, et autour duquel on lisait *semper*. Le diamant, disait Laurent, c'est l'homme ici-bas; les trois couleurs, ce sont les vertus dont il doit briller: la Foi, l'Espérance et la Charité: la Foi représentée par le blanc, l'Espérance par le vert, la Charité par le rouge (2). Rarement il manquait, le dimanche et les jours de fête, d'assister au service divin; mais, païen dans ses affections, il fit introduire dans les cérémonies du culte catholique une pompe toute mondaine. Santa-Maria del Fiore et les autres églises de Florence, un moment, furent transformées en véritable théâtre, étincelantes de feu, d'or et de pierreries; les murs du sanctuaire étalaient quelquefois aux regards des peintures dont le sujet était pris dans l'antique mythologie (3). Ce que Laurent demandait dans son jeune âge aux prédicateurs, ce n'était pas une parole chrétienne s'inspirant aux sources des deux Testaments, humble, tendre et parlant au cœur; mais une phrase parée comme les déesses dont il emplissait ses musées, douce comme cette musique au son de laquelle il aimait à s'endormir, poétique comme une phrase de Politien.

(1) In tante sue virtù fu egli oltre modo dedito alle cose veneree. — Ammirato, *Ritratti*, etc., p. 48.

(2) Inclinato alla religione, perchè servendosi d'un de' diamanti di Cosimo suo avolo, inserto dentro tre penne di diversi colori, cioè verde, bianco, rosso; con la parola usata dal padre *semper*; volendo dinotare, che l'uomo di Dio amante fioriva o dovea fiorire in queste tre virtù, fede, speranza e carità, essendo la fede espressa sotto il bianco, la speranza col verde, e la carità col color rosso. — Amm., 45.

(3) Ammirato, *Ritratti*.

Plus tard, dans ses dernières années, il parut abandonner ce goût désordonné qu'il avait montré pour la forme; on le vit construire dans un des faubourgs de Florence, hors de la porte San-Gallo, un vaste couvent où plusieurs fois la semaine il venait entendre Mariano de Genazzano, religieux augustin, dont l'éloquence tout évangélique a mérité l'admiration de ses contemporains (1).

Dans cette rapide biographie de l'un des plus glorieux citoyens de la république florentine, nous n'avons cherché à mettre en relief que les qualités principales et les défauts les plus sérieux de Laurent de Médicis: les unes furent son ouvrage, les autres l'œuvre de son siècle même. La source de toutes les fautes qui ternirent cette belle vie est dans le culte qu'il avait voué à l'antiquité. Marsile Ficin, Ange Politien, Benivieni, en firent un sensualiste; comme artiste, ce fut l'homme de la peinture terrestre, de la forme visible, de la couleur sensible; il chercha le beau hors de la religion idéale du christianisme, et crut le trouver dans la nature matérielle. Quelques-unes de ses trop fréquentes transgressions des préceptes évangéliques sont dues moins aux exigences d'une nature libertine qu'à la fastueuse imitation de l'antiquité.

Tout en blâmant, dans l'intérêt du spiritualisme chrétien, les instincts sensuels de Laurent, l'historien, s'il veut être juste, ne saurait taire les services qu'il rendit à la civilisation. A partir du règne de Laurent, Florence cesse d'offrir ces spectacles de désordre, de sang, de meurtres, dont elle attriste le regard à chaque instant au moyen âge. Sous ces rois marchands du nom de Médicis, et surtout sous Laurent, les mœurs s'épurent, la barbarie des temps anciens s'efface, le règne de la force brutale s'en va, les vieilles haines qui divisent les races et les familles s'éteignent, et ce bruit de

(1) Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, t. II, p. 194. — Vasari, *Ragion.*, t. II, p. 1358. — *Polit. Miscellanea.* — Mansi, *Miscell. Baluz.*, t. I, p. 435. Luc. in-folio.

stylets, de poignards, qu'on entend à toute heure dans les rues de la cité, meurt pour longtemps : tout cela est remplacé par des discussions philosophiques, des cantiques aux Muses, de douces causeries, des spéculations scientifiques à l'ombre des bois.

M. Delécluze, dans ses *Vissitudes de Florence*, a peint avec un vif intérêt de détails la vie privée de Laurent, qui, rentré dans son ménage, avait les goûts et la sobriété d'un bon bourgeois : on dînait mal chez le Magnifique. Quand il maria l'une de ses filles, le jeune époux, dit M. Villemain, accoutumé au luxe de la cour de Rome, fut alarmé de l'extrême parcimonie de son beau-père, en venant s'asseoir à la table de famille (1). Un jour, Laurent, qui avait dépensé tous ses revenus, et jusqu'à sa fortune privée, à embellir sa patrie, se trouva réduit à regretter l'état de commerçant où ses pères s'étaient enrichis : il allait être obligé de déposer son bilan. Florence s'émut, et paya les dettes du débiteur (2).

Laurent avait épousé en 1468 Clarisse, fille de Jacques Orsino ou des Ursins, femme dont les vertus égalaient la naissance (3). Il en eut trois fils : Pierre, Jean et Julien.

Jean naquit à Florence le 11 du mois de décembre 1475 ; il reçut au baptême le nom de son oncle paternel Giovanni, second fils de Cosme de Médicis, mort en 1461, ou peut-être de Giovanni Tornabuoni, frère de Lucrezia, mère de Laurent (4).

On croyait alors aux présages : c'était le siècle de l'astrologie, dont les Grecs chassés de Constantinople avaient ré-

(1) M. Villemain, *Journal des Savants*, 1838.

(2) M. Macé, *Cours d'histoire des temps modernes*, in-8, t. I, p. 280-281.

(3) *Qua nulla erat in Italiâ femina lector genere, propinquitatibus atque virtutibus.* — Fabroni, *Leonis X Vit.* in-4, p. 6, Pisis, 1797.

(4) Luigi Bossi, *Vita e pontificato di Leone X*, di Guglielmo Roscoe, Milano, 1816, in-8°, t. I, p. 29. — Vasari, *Ragionamento secondo*, Gior. sec. p. 1366, nelle opere, Firenze, 1832-1838, 2 vol. in-8°.

pandu le goût en Italie. On disait à Florence que Clarisse avait rêvé qu'elle accouchait, dans l'église de Santa-Reparata, d'un lion merveilleux de beauté et de douceur (1). Les poètes feignirent de croire au songe et y lurent les destinées futures de l'enfant : le lion figura donc comme un emblème de force et de bonté dans les chants que la reconnaissance et la flatterie inspirèrent en l'honneur du fils de Laurent le Magnifique.

La maison de Médicis, comme nous l'avons vu, était une demeure de lettrés. L'évêque d'Arezzo (2) y représenta, pendant longtemps, la grammaire et la philosophie. Il avait été le précepteur de Laurent ; à soixante ans, il enseignait à lire à Jean (3), qui aimait à jouer sur les genoux du vieillard. Ugolin Verino était le maître de Pierre, qui, dès son enfance, montra un vif amour pour les écrivains de l'antiquité : Virgile était son auteur de prédilection. Dans une lettre adressée à son père, il raconte comment il commence à traduire, à douze ans, les *Bucoliques* du Mantouan (4), qu'il explique ensuite à la prière de Verino, à son petit frère. Jean se prit aussi d'une véritable passion pour la belle Rome chantée par Virgile.

Après la conspiration des Pazzi, en 1478, Politien avait suivi Pierre et son frère à Pistoie, en qualité de gouverneur. Dans une de ses lettres, il donne sur ses élèves quelques détails empreints d'un charme véritable : « Je suis assez content de Pierre, écrit-il à son illustre protecteur ; il va bien. Nous faisons chaque jour des excursions aux environs de Pistoie, et de longues séances dans la bibliothèque de maestro Zambino, où les bons ouvrages grecs et latins ne

(1) Jovius, *Vita Leonis X*, l. 1.

(2) Ammirato, *Ritratti d' uomini illustri di casa Medici*, in-4°, p. 33.

(3) *Che visse tanto che le prime lettere insegnò a Pietro, Giovanni e Giuliano, figliuoli di Lorenzo.* — Vasari, *Ragionamento secondo*, p. 1367.

(4) Fabroni, p. 6.

manquent pas. Jean monte à cheval, et la foule s'amuse à le suivre (1). »

Laurent, comme tous les hommes supérieurs, avait l'intuition de l'avenir. Il avait deviné les merveilleux instincts de son fils bien-aimé. Le soir, après que les portes de son palais avaient été fermées aux solliciteurs, il appelait ses favoris, c'est-à-dire Politien, Chalcondyle, Marsile Ficin, Gentile, Verino, qui a célébré avec plus d'enthousiasme que de talent la gloire de Florence (2); et, prenant Jean sur ses genoux, il leur montrait cet œil en perpétuel mouvement, ce front aux lignes blanches et pures, ces cheveux bouclés comme ceux d'une jeune fille, ce cou de cygne aux fines inflexions, ce sourire doux et spirituel; et il leur demandait de tirer l'horoscope de l'enfant. Politien contemplait la figure, et annonçait que Jean honorerait un jour les lettres antiques. Marcile Ficin levait les yeux à l'horizon, et prédisait une ère de gloire pour la philosophie platonicienne, dont le fils de Laurent étendrait le règne en Italie. Chalcondyle, dans le profil grec de l'enfant, lisait d'heureux jours pour les Hellènes fugitifs; et le vieux Gentile d'Urbino répétait avec le Siméon de nos livres saints: « Mes yeux ont vu un autre Sauveur; Jean sera la lumière qui éclairera les nations. »

Il y avait bien longtemps que la science divinatoire n'avait entrevu aussi clairement l'avenir.

Le cœur de Laurent s'ouvrait plein de joie à ces beaux rêves, et sa main, en signe de contentement, pressait la main de ses nobles amis. Il destinait son fils au sacerdoce.

A sept ans, Jean de Médicis recevait la tonsure: un

(1) La lettre existe dans Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, p. 448, t. II; App. n. LIV.

(2) De Illustratione urbis Florentiæ, libri tres. — Verino était aimé de Ficin, qui en parle dans divers endroits de ses œuvres; voy. Fic. Op., t. I, p. 625, 869, 884; et sur ce poète: Negri, Scritt. Fiorent., p. 520, et Bandini, Specimen. Litt. Florent., t. I, p. 199. La Laurentienne à Florence conserve divers autographes de Verino.

courrier partit de Florence pour demander en faveur de l'enfant à Louis XI la collation d'un bénéfice (1). Florence, à cette heure, n'était pas seulement, comme la nommait Politien, la ville homérique, mais une citadelle d'où l'on pouvait tirer cent cinquante mille combattants. Elle aimait Laurent, en reconnaissance des trente-deux millions que Cosme avait dépensés pour l'embellir (2); Laurent était l'homme du peuple. Quand l'aristocratie, humiliée par le marchand de laines qui refusait des alliances royales, avait essayé de ressaisir le pouvoir, en rendant aux gonfaloniers et aux seigneurs leurs anciens privilèges, le peuple avait murmuré: les nobles firent semblant de ne pas l'entendre. L'aristocratie, représentée par les Pazzi, pour frapper Laurent, se cacha derrière la robe de l'archevêque de Pise, qui lui avait donné rendez-vous à l'église de Santa-Reparata: l'église fut rougie au moment de l'élévation, mais seulement du sang de Julien, qui succomba sous les coups des assassins. Laurent se défendit vaillamment, et eut le temps d'appeler à son secours en se réfugiant dans la sacristie. Quelques heures après, le peuple pendait aux fenêtres du palais les principaux conjurés (3): et, plus tard, Louis XI envoyait Comines pour féliciter Laurent et lui demander son amitié (4): une alliance avec ce monarque républicain n'était pas à dédaigner. L'historien latin de Florence, Bruti, remarque, avec raison, que le sang des Pazzi servit à accroître le pouvoir, déjà si grand, du Magnifique (5).

(1) Fabroni, Vita Laur. Med. in Adn., p. 15, t. I.

(2) Sismondi, Histoire des Républ. ital., t. IX, ch. 66, 71, 74; X, ch. 78. — Hallam, l'Europe au moyen âge, t. II, p. 205 et suiv. — M. Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, 15^e leçon, p. 279, 280.

(3) Sismondi, t. XI, ch. 85. — Machiavel., Hist. de Florence, l. VIII. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, ch. 5 et suiv. — Comines, l. VI, ch. 5.

(4) M. Delécluse, Florence et ses vicissitudes, 2 vol. in-8°.

(5) Consilia quæ à conjuratis ad Medicum potentiam evertendam